

« Moi aussi, j’emmène mes chiens partout... »

Lorsque le soignant partage sa passion pour les animaux au cours de séances de médiation animale, ce dévoilement peut poser les premières bases d’une rencontre authentique et sincère. Illustrations cliniques.

À l’heure d’écrire ces quelques lignes à propos du dévoilement de soi dans la relation soignant-soigné, le discours ambiant ne semble résonner qu’en termes de « gestes barrières » et de « mesures de distanciations sociales ». Quelle drôle d’idée d’ailleurs que de travestir en distanciation sociale la nécessité de garder une distance physique afin de se protéger d’un virus. Mais c’est un autre débat... quoique. Cela s’inscrit peut-être finalement dans le même type de discours qui semble dire depuis très longtemps aux soignants : « Gardez vos distances », « Ne laissez pas transparaître vos émotions », « Restez professionnels ». Si on appliquait indistinctement ces injonctions généralistes et simplificatrices si chères aux arpenteurs zélés de l’évaluation et du management, il est sûr qu’on pourrait se targuer de tout faire pour se protéger. Mais de qui ? De quoi exactement ? Et puis, à force de cadenasser toute possibilité de dévoilement, ne risque-t-on pas finalement qu’il ne se passe plus rien de signifiant dans nos rencontres avec les patients ?

Christophe MÉDART

Infirmier spécialisé en santé mentale et psychiatrie, cadre de santé, CNP Saint-Martin, Namur, Belgique.

Évidemment, il est pertinent de mettre en garde les jeunes soignants qu’il n’est jamais indiqué de livrer aux patients des informations telles qu’un numéro de téléphone, une adresse personnelle ou une situation relationnelle. Mais le dévoilement de soi dans une relation transférentielle ne relève pas de ces domaines-là.

Bien sûr aussi, il faut préciser le champ de cette relation en question. La résonance transférentielle/contre-transférentielle varie selon l’histoire, la culture singulière du soignant et la pathologie du patient. Ainsi, les enjeux et effets de nos dévoilements ne seront jamais identiques selon que l’on s’adresse à un patient psychotique, névrosé, paranoïaque, borderline ou pervers. Et même, entre deux patients présentant la même pathologie, les impacts ne seront jamais deux fois identiques.

La question de Jean Oury (1), « Qu’est-ce que je fous là ? », pourrait se manifester ici sous cette forme : « Où le patient me convoque-t-il et comment est-ce que je m’engage là-dedans ? » Car s’il faut s’interroger sur les conséquences du dévoilement du soignant sur la dynamique des patients (et le but n’est pas d’aboutir des certitudes absolues), envisager ce que cela va faire émerger chez le soignant est tout aussi incontournable. « Je est un autre » (2), écrivait Rimbaud. Et cet autre n’est pas une forme dissociée de soi mais bien cette partie de nous-mêmes révélée soudainement par le travail relationnel.

Alors, le dévoilement, peut-on y aller malgré tout ? Personnellement, je dirais oui ! Et plutôt deux fois qu’une..., à partir du moment où on s’est posé ces questions préalables et si et seulement si, tout cela s’inscrit dans une dynamique d’équipe où le collectif apporte son cadre de sécurité envers celui qui s’engage sur ce chemin de la rencontre. Comme la clinique des psychoses, le dévoilement ne se fait pas tout seul. Les constellations multiréférentielles chères à François Tosquelles en proposent, entre autres, une approche possible. « Quand il y a vraiment quelque chose de grave, qui pose problème, on fait une constellation. Il s’agit de réunir un groupe de personnes investies positivement ou négativement, et qui parlent des patients en question. Et il est vrai qu’en 24 heures, il y a un changement extraordinaire. C’est subtil, quasi imperceptible mais les psychotiques, avec leurs antennes ultrasensibles, ne s’y trompent pas. Cela change beaucoup de choses. La manière inconsciente de regarder les patients, de leur adresser un sourire différent, de leur parler d’une autre manière » (3).

Le dévoilement ne consiste pas à s’engager dans une forme de don de soi sacrificiel mais bien à proposer au patient un « petit bout de quelque chose de soi », pour qu’il parvienne à se saisir d’un point de dépôt, même modeste, de transfert. Une émotion partagée, un souvenir qui parle aux deux, une valeur commune, une passion qui rassemble... des petits riens



qui permettent beaucoup. C'est dans le cadre de ma réalité de clinicien au sein d'une unité accueillant essentiellement des patients schizophrènes que je vais tenter de témoigner de quelque chose qui me semble se rapprocher de la question du dévoilement.

LE PROJET MISTRAL GAGNANT

La médiation animale est un outil mis en place depuis de nombreuses années dans ce service d'hospitalisation pour adultes *via* le projet *Mistral gagnant* (4). Globalement, il s'agit de proposer aux patients des rencontres avec différents animaux dans le cadre d'activités orchestrées par un soignant. Deux vignettes cliniques vont illustrer en quoi, par le truchement de la médiation animale, le soignant dévoile des petits bouts de lui-même. Petits bouts de ciel étoilé qui, s'ils ne permettent pas au patient dissocié de trouver la Grande Ourse, lui offrent tout de même des points de repère, des possibilités de rassemblement et d'accroche, même partiels, dans le cadre des entours ainsi modifiés par la présence animale.

L'animal introduit comme média entre le patient et le soignant permet ce que Gisela Pankow appelait des « greffes de transfert » ou « greffes d'ouvert » (5). Il s'agit d'une partie de notre « brande » (6) à nous. Décivant cet espace alentour, Tosquelles expliquait que l'important, pour qu'une forêt se développe, c'était tout ce qu'il y avait entre les arbres : les ronces, les buissons, les sous-bois, les mousses... Sans tout cela, pas de forêt majestueuse.

Finalement, si je devais définir le projet *Mistral gagnant*, je dirais que c'est une tentative singulière de greffe de transfert au milieu de la brande. Le rôle du soignant là-dedans serait un peu celui de pontonnier tentant de faire en sorte qu'il y ait de « l'avec ». Vaste défi avec des structures de personnalités parfois tellement dissociées qu'il n'est déjà pas évident que leurs bras et leurs jambes appartiennent au même corps ! Alors pour que cet « Avec » concerne un autre que soi, animal ou soignant, il s'agit parfois, pour les artisans du soin, de mettre à nu certaines parties d'eux-mêmes qui pourraient devenir significatives pour le patient. Rassembler, relier et rencontrer. Il n'est pas certain que cet aspect de notre travail ravisse les adorateurs des indices et des protocoles.

MATHIEU. « JE COGNE LE DRESSEUR »

• **Mathieu est transféré dans le service** depuis une unité fermée où il a passé de nombreuses semaines entre chambre d'isolement et séjours en salle houleux. En arrivant, il nous insulte, nous menace, se couche par terre et refuse tout dialogue. Il balance au mur la tasse de café qu'un collègue lui propose. Un infirmier se couche près de lui et continue de lui parler calmement. Tentative d'aller le chercher là où il est. Pas de croisement de regard qui risquerait d'attiser l'escalade. Un ton, juste une tentative d'offrir une ambiance plutôt que des directives. Les collègues éloignent un peu les autres patients, dans un style qui pourrait laisser penser que tout cela est normal. Pas de culture de l'état d'urgence ici.

À un moment, l'infirmier au sol demande à Mathieu s'il est possible qu'ils se lèvent tous les deux car il a « mal aux fesses ». Première esquisse de sourire, brève, aussitôt autocensurée. Mathieu se lève tout de même et accepte de faire le tour de présentation de l'unité organisé par un autre patient, qu'il prend illico à témoin : sa « bande de motards » allait venir « nous casser la gueule et l'emmener aux États-Unis faire la route 66 ».

Quelques jours passent. Rien ne semble pouvoir se tisser avec Mathieu qui refuse toute proposition de décalage. Il nous écrase d'injures et de propos menaçants. Mais il reste malgré tout, ne fugue à aucun moment malgré les portes ouvertes. Comment dès lors le rencontrer ailleurs que sur les thèmes qu'il nous assène ? Car s'il reste, peut-être espère-t-il quelque chose de nous finalement ?

• **Nous sommes mercredi, un collègue éducateur vient avec son chien**, Jethro, un golden retriever bonhomme et copain de tous les patients. Nous remarquons que le regard de Mathieu cherche souvent le chien qui circule librement dans l'unité. Il ne dit rien, fait mine de s'en foutre royalement. On avait pensé que, peut-être...

Vers 15 heures, un petit groupe de patients part avec Jethro à la séance d'éducation canine organisée chaque semaine au club canin de la ville. Jean, un patient assidu à ces séances, explique à Mathieu ce qu'il y réalise. Il parle de parcours d'*agility* (7) mais aussi de moments où il est possible de conduire d'autres races de chiens au club dans le cadre de programmes de travail plus spécifiques incluant l'apprentissage du pistage, de l'obéissance et de la défense. Mathieu explose : « *Des cours*



© Carme Albaiges.

donnés par des fachos sûrement ! Des abrutis qui ne cherchent qu'à humilier leurs chiens et les rendre aveuglément dociles. Moi je sais dresser les chiens ! Je l'ai déjà fait mais pas en gueulant ou en frappant. Moi si je vois ça, je cogne le dresseur ! ».

Ces propos résonnent en moi. C'est, à peu de chose près, ce que je pensais du « dressage » canin avant de rencontrer l'éducateur avec qui nous travaillons depuis quelques années. Je prends donc l'initiative d'aller vers Mathieu. Je lui dis que je suis assez d'accord avec lui, que moi non plus je ne supporte pas qu'on abrutisse les chiens ou qu'on les maltraite. Je lui raconte qu'avant d'accompagner ma première séance, au tout début du projet, j'avais dit à mon collègue qu'à la première



violence constatée envers un chien lors des exercices proposés, je parlais illico et qu'on ferait autre chose. Je propose donc à Mathieu de venir voir si nous faisons « *vraiment un truc de facho* ». Il me fixe et me prévient que s'il vient, il ne garantit pas qu'il pourra se maîtriser devant quelque chose qui lui déplaît. Nous convenons de prendre ce risque. Durant le trajet jusqu'au club, il me parle par bribes de son enfance, des chiens de la famille, du comportement autoritaire de son père envers ses enfants et envers les animaux. Puis il repart dans des propos enflammés sur la psychiatrie qui ne comprend rien à ses problèmes, qui ne voit pas que parfois, la nuit, on lui vole ses organes, on lui dérobo son temps, on vient le violer, ou bien encore les autres

lui prennent ses jambes pour marcher. J'entends de vive voix la « *Spaltung* » (8) de Bleuler. Puis Mathieu revient ensuite aux chiens, me demande si j'en ai personnellement.

- **Je lui dévoile alors mon attachement profond à mes chiens**, qui commande une grande part de mon organisation de vie. Évoquant mes vacances, je lui confie que le fait d'emmener partout mes chiens avec moi détermine le choix de mes destinations. Il s'étonne en apprenant qu'ils dorment dans la maison, trouve drôle que je leur parle. Il me dit que moi aussi je devrais prendre des médicaments. Je ris de bon cœur, il esquisse une ébauche de sourire. Ce n'est déjà pas rien. L'ambiance au club canin est plutôt détendue. Les personnes qui le fréquentent

connaissent l'hôpital et ils ont l'habitude de nous voir. Aussi ne se sentent-ils pas obligés de lancer des regards inquiéteurs ou dérangés quand Mathieu élève un peu la voix, ou fait de grands gestes pour écarter les bras imaginaires qui le tirent par les cheveux. Nous ne forçons pas la rencontre avec l'éducateur canin. Ils échangent pourtant quelques mots de commentaires à propos des exercices proposés.

Mathieu s'occupe de Gordon, mon berger allemand personnel qui nous accompagne à chaque séance. Ils se dépensent énormément, j'ai beaucoup de peine à suivre le rythme. Quand, les poumons aux bords des lèvres, je m'affale dans l'herbe, Mathieu me lance « *Tu vois, et ben moi, ça me fait pareil au réveil quand on me vole mes poumons pendant la nuit* ». Adéquat ou non, nous sommes dans « *le même paysage* » comme disait Oury, pour un instant du moins. Et je n'essaye rien d'autre pour l'instant. Ce que je lui ai dévoilé de moi a peut-être permis qu'il me reconnaisse comme une possibilité d'accrocher à quelque chose. Tout cela suffit largement pour la journée.

De nombreuses semaines se sont déroulées ensuite, où Mathieu a fait voler en éclats nos efforts de rencontres. Le collectif a absorbé beaucoup de violence verbale et de découragements mais a aussi permis de ne pas devoir trop « recadrer » Mathieu quand il cassait des objets ou s'en prenait aux autres. En supervision d'équipe, nous avons convenu d'essayer de préserver ce lien précaire en faisant en sorte que je me retrouve le moins souvent possible en situation de conflit ouvert avec lui. C'est grâce à tout ce que l'équipe a pris sur elle que j'ai pu entretenir cette si fragile alliance thérapeutique. Par cela, le groupe m'a permis de prolonger sans trop de casse les petits ponts créés par mon dévoilement.

- **Mathieu est devenu un assidu des séances d'éducation canine.** Avec des hauts et des bas, cette infime connivence a permis de ne jamais briser tout à fait le lien entre lui et nous. Je pense pouvoir dire que ces petits riens dévoilés à un moment ont joué leur rôle, parmi tant d'autres initiatives de l'équipe. Cela a contribué au fait que Mathieu ait pu, au fil du temps, s'appuyer sur l'appareil psychique du collectif soignant pour d'abord se rassembler et ensuite se reconstruire. Aujourd'hui, Mathieu vit dans un appartement supervisé (9) et

fréquente un refuge animalier en tant que bénévole. C'est sa principale activité qu'il investit de manière variable en fonction des assauts toujours bien présents de sa maladie. Il passe de temps en temps nous voir à l'hôpital. Tout cela reste précaire... mais ça tient.

ARTHUR, GRAINE DE POÈTE

Arthur est un jeune homme qui s'est « figé » il y a quelques années. À chaque étape de sa maladie, il a subi les griefs de ses proches. « *Fainéant!* », « *Débile!* »... Il en a entendu des horreurs, lui qui vivait déjà la catastrophe schizophrénique qui ravageait son esprit petit à petit. « *Ils* »

• **Arthur est distant mais bienveillant envers les animaux** qu'il croise durant son séjour chez nous. Et des animaux, il y en a : les poules, les moutons et les canards de la minifermes, les chiens du projet *Mistral gagnant* et ceux du refuge animalier avec lequel nous avons un partenariat, les chevaux de l'hippothérapie... et même Martin, le canard apprivoisé. Ce palmipède est né en couveuse dans l'unité de soins, caché des obsessions hygiénistes, tel un résistant à Saint Alban durant la Seconde Guerre mondiale (11). Le hic, c'est qu'ayant été élevé au milieu des hommes..., il ne se sent pas du tout être un canard. Voici bien un constat avec lequel les schizophrènes

Se rencontrer, c'est une chose. Mais essayer de décoder ce qui se passe entre eux deux, c'est une autre histoire. « *Je me sens bien avec elle* » est à peu près tout ce qu'Arthur arrive à en dire. Lors d'un groupe de discussion entre les soignants et les patients à propos du projet *Mistral gagnant*, nous sommes revenus sur le nom du projet. D'où vient-il? Et c'est chaque fois avec beaucoup de fierté et d'émotions que les plus anciens expliquent aux nouveaux que le chanteur Renaud est le parrain de l'affaire. « *Renaud, j'aime beaucoup* », murmure Arthur. Une lumière s'allume soudain dans un coin de ma tête. Je n'en dis pas plus pendant



Quand le soignant entrevoit l'étincelle naissante d'une possibilité de rencontre, il devrait lui être permis d'oxygéner cette flammèche par ce qu'il souhaite offrir de lui-même à la relation. »

n'ont pas compris quand il découpait ses vêtements pour exprimer ses visions stylistiques, puis quand il s'est enfoncé de jour en jour dans un repli sur lui-même le privant de tous contacts sociaux. Échec scolaire, incapacité à travailler, pas foutu d'être autonome, incapable de gérer la moindre somme d'argent... Voilà ce qu'il entendait quand son père acceptait de venir parler de son fils à l'équipe soignante.

Alors Arthur reste là. Il est chez nous comme il pourrait être ailleurs. Il est présent physiquement mais semble toujours en voyage à l'intérieur de lui. Il n'a que de rares contacts avec les autres patients. Il ne demande rien, sauf qu'on lui foute la paix. Dans son regard, on pourrait lire comme une excuse permanente juste pour le fait d'exister. Rien ne paraît pouvoir capter son intérêt. Aucune manifestation de désir, une voix qui peine à sortir de sa gorge.

Sans pour autant verser dans un harcèlement de propositions, l'équipe n'abandonne pas. Nous croyons dans l'efficacité de la règle de l'autobus. C'est Tosquelles, encore lui, qui disait : « *Peu importe que les gens prennent le bus ou pas. On ne va pas supprimer la ligne pour autant. Parce que même pour les personnes qui ne le prennent jamais, c'est important de savoir qu'il passe tous les jours* » (10). Quelque chose finira bien par émerger.

n'ont aucun souci. Martin prend sa place sur une chaise à la terrasse quand ils prennent leur café, il déambule en totale liberté, se laisse caresser par presque tout le monde. Certes, on le retrouve parfois dans une chambre ou dans un couloir. Ça « gueule » un peu. Certaines personnes râlent : « *Ce n'est pas sérieux!* » Mais ce que pensent les normopathes, les psychotiques s'en moquent. Martin ne se sent pas bien dans sa peau de canard, qu'à cela ne tienne, il sera un « *canhumain* » comme certains le nomment désormais. Il s'avère que ce « *canhumain* » extraordinaire aime beaucoup Arthur. Ils se retrouvent souvent sur un banc tous les deux. Arthur ne dit rien, sauf avec ses yeux remplis de bienveillance. Dans son langage « donalduckien », Martin « berdelle » (terme belge qui signifie parler beaucoup, tchatcher)... Peu importe. Ils sont là, ensemble, et ce n'est déjà pas si mal.

• **Cependant, l'animal dont Arthur est le plus proche est Jillian**, un des chiens attirés au projet *Mistral gagnant*. Cette femelle berger allemand est très douce, très discrète, extrêmement calme. Elle dégage aussi une impression de grande force tranquille, protectrice. Son regard incarne la sérénité. Ce n'est pas le genre à être turbulente ou à solliciter que l'on s'occupe d'elle. On aurait dû le prévoir, ces deux-là, c'était obligé qu'ils se rencontrent.

la réunion. Je ne souhaite pas convoquer Arthur sur ce sujet devant le groupe et risquer de refermer cette porte aussi vite qu'elle semble s'être ouverte.

• **Je reviens le lendemain avec quelques albums que le chanteur nous avait généreusement envoyés.** Dans les livrets, figurent les textes du poète. J'offre le tout à Arthur qui accepte en ne cachant pas un sentiment de gêne. « *Tu es certain? C'est vraiment pour moi? Je te les rendrai.* » L'après-midi, il se retrouve sur un banc, écouteurs sur les oreilles et Jillian à ses pieds. Je n'ose interrompre. C'est précieux, tellement fragile, ce type de moments.

Quand il fait mine de se lever, je viens m'asseoir près d'eux. Je remarque le livret de paroles sur le banc. Opère alors la magie des rencontres. Arthur, Jillian, Renaud et moi. On parle un peu de l'artiste. Je confie à Arthur à quel point ses textes ont été importants pour moi à une époque de ma vie. Je lui explique comment ils m'ont servi de repères à une période où je ne comprenais pas le monde dans lequel je vivais. Je lui dévoile les émotions que ces mots ont suscité chez moi, comment ils sont venus panser mes blessures, incarner mes ressentis et porter mes espoirs. Je lui dis aussi que sans Renaud, peut-être bien que pour moi, il n'y aurait pas eu Brassens, Hugo, Rimbaud... et ensuite Oury. Arthur écoute,

je sens qu'on partage quelque chose de commun. Je lui propose de réfléchir à son aise à propos de textes de Renaud qui lui paraissent correspondre aux émotions que suscite chez lui la présence de Jillian. Quelques jours plus tard, il revient avec des textes gribouillés où il a inséré des paroles comme celles de *Baltique* (12), *Morts les enfants* et *Fatigué* (13). Les phrases sont brutes, sans réel souci de ponctuation. Les idées se suivent sans trop paraître s'imbriquer dans une construction évidente. Oury disait : « *Si on lit le Bateau ivre de Rimbaud en se laissant prendre par les intervalles entre les mots, entre les strophes, en laissant sonner, sans lire à toute vitesse, en prenant son temps, à ce moment-là, ça prend sens. Sinon, on est dans une signification qui ne veut rien dire* » (14). De ces associations mots-images, Arthur fera des montages photos de lui et de Jillian, légendés par des extraits de chansons de Renaud. Cela a été le début d'une discussion qui n'a jamais cessé. Encore aujourd'hui, ce dévoilement personnel spontané constitue le socle sur lequel nous nous sommes vraiment rencontrés puis apprivoisés. On s'essaye même parfois à parler en verlan, au milieu des autres qui sourient sans toujours bien comprendre de quoi il retourne. « *Laisse béton saloperie de psychose, on a fendu un peu tes murs trop zarbis.* »

CONCLUSION

Racamier, dans son « *schizogramme* » (15), disait ceci : « *1954. Un hôpital psychiatrique. Dedans cet hôpital, une malade parmi tant d'autres, une délirante à la longue carrière. Et la voilà qui se transforme, parle, revit. Quel miracle et quelle prouesse insoupçonnée de nos merveilleuses thérapeutiques? Pas du tout. Soyons modestes, rien n'a été fait pour cette femme, pas même la bête administration d'un médicament. Tout simplement, cette malade a adopté un*

chaton. Et sa renaissance ne doit rien du tout à l'habileté ni à l'intelligence du psychiatre. »

Ce constat est relativement brutal pour nos ego soignants. Je suis assez d'accord pour reconnaître que la présence d'un animal dans la vie quotidienne d'une unité dispose d'un certain potentiel à provoquer des rencontres que nous n'arrivons pas (ou nettement moins bien), en tant que soignants, à enclencher.

Cependant, un animal ne déboule pas tout seul dans cette unité. En 1954, peut-être était-ce possible. En 2020, ne fût-ce qu'avec les protocoles d'hygiène, c'est déjà nettement moins évident. La présence de l'animal est donc aujourd'hui portée par certains soignants. Ils font le pari que ce qu'ils proposent autour de la présence animale s'inscrit dans une démarche clinique globale et singulière en complément aux autres propositions portées par le collectif. C'est finalement une initiative qui vient s'ajouter à toutes les autres activités destinées à, comme le dit Pierre Delion « *souffler sur les braises de l'apragmatisme psychotique et ainsi éviter que la chronicité ne vire à la sédimentation.* » (16)

Et ce souffle pourrait venir d'une certaine forme de dévoilement de soi. Quand le soignant entrevoit l'étincelle naissante d'une possibilité de rencontre, il devrait lui être permis d'oxygéner cette flammèche par ce qu'il souhaite offrir de lui-même à la relation. Pour cela, la sécurité, la veille et la solidarité d'un collectif soignant ainsi qu'une bonne maîtrise des champs psychopathologiques en présence sont indispensables.

Se dévoiler, comme on ouvre une porte à l'autre sur soi-même, comme une invitation à accueillir singulièrement cet autre à la rencontre, comme un don de soi pour déposer les premières pierres destinées à la construction d'un pont.

1- Jean Oury, *Onze heures du soir* à Laborde, Éditions Galilée, 1980.

2- Arthur Rimbaud, lettre à Paul Demeny du 13 mai 1871.

3- François Tosquelles, *l'enseignement de la folie*, Éditions Dunod, 2014.

4- Christophe Médart, *Des chiens compagnons du soin psychique*, rubrique art de soigner, revue Santé mentale, janvier 2015.

5- Marie-Lise Lacas, Gisela Pankow, *un humanisme au-delà de la psychose*, Éditions campagne première, 2014.

6- Jean Oury et Patrick Faugeras, *Préalables à toute clinique des psychoses*, Éditions Eres, 2013. La « brande » désigne plus généralement une formation végétale des sols arides et pauvres où dominent les bruyères.

7- L'agility (« agilité ») est un sport canin, dans lequel le chien évolue sur un parcours d'obstacles sous la conduite de son maître.

8- Eugène Bleuler, psychiatre suisse, ayant utilisé le terme « Spaltung » pour expliquer la dissociation schizophrénique, cité par Serge Didelet dans : Jean Oury... celui qui faisait sourire les schizophrènes, éditions champ social, 2017.

9- Soit plus ou moins l'équivalent des appartements thérapeutiques, à visée de réinsertion sociale, mis à la disposition de patients pour des durées limitées, avec des actions de soin centrées sur l'apprentissage de l'autonomie dans tous les actes de la vie courante. Les usagers disposent d'une chambre et ont accès aux parties communes (séjour, cuisine).

10- François Tosquelles, cité par Jean Oury dans : Jean Oury et Marie Depussé, *à quelle heure passe le train?* Éditions Calmann-Lévy, 2003.

11- Dès 1941, l'hôpital de Saint-Alban, en Lozère (où exerçaient notamment François Tosquelles, Jean Oury, Lucin Bonnafé, Paul Chaurand..., initiateurs du mouvement de la psychothérapie institutionnelle), s'est transformé peu à peu en refuge provisoire pour les victimes des lois antijuives, puis pour les résistants.

12- Renaud Séchan, « *Baltique* », issu de l'album Boucan d'enfer, 2002.

13- Renaud Séchan, « *Morts les enfants* » et « *Fatigué* », issus de l'album Mistral gagnant, 1985.

14- Jean Oury et Patrick Faugeras, *Préalables à toute clinique des psychoses*, Éditions Eres, 2013.

15- Voir Paul Claude Racamier, *Les schizophrènes*, Éditions Payot et Rivages, 2001, Annexe.

16- Pierre Delion, *Psychose toujours*, Éditions Scarabée cemea, 1984.

Résumé : Pour l'auteur, le dévoilement pourrait se définir comme le fait « de proposer au patient un petit bout de quelque chose de soi », que tous deux puissent partager, une émotion, une valeur commune, une passion qui rassemble... et qui ouvre à la rencontre. Sollicitant souvenir, sensation, lien à la nature, la médiation animale se prête à ce type de propositions. Illustrations avec deux histoires cliniques.

Mots-clés : Altérité – Cas clinique – Médiation animale – Relation interpersonnelle – Relation soignant soigné – Rencontre – Transfert.